

## II — Une nouvelle critique

André Leroux

Number 48, February 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51733ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Leroux, A. (1967). II — Une nouvelle critique. *Séquences*, (48), 69–70.

du souvenir chez Resnais, j'ai dû reconnaître que *Muriel* était un chef-d'oeuvre.

On a tendance à penser que seules les oeuvres hermétiques ou du moins peu accessibles au grand public méritent le titre de chef-d'oeuvre. Le film américain de Sydney Lumet *The Pawnbroker* peut facilement démentir cette fausse conception. *The Pawnbroker* raconte le drame d'un homme incapable de revenir à une vie normale parce que marqué par un séjour dans des camps de concentration. Voilà un film facilement compréhensible dont la forme sert le fond à merveille.

On trouve des chefs-d'oeuvre dans tous les genres : comiques comme dramatiques. "Un film comique, nous dit Agel, doit satisfaire un certain nombre d'exigen-

ces pour avoir accès à un cinéclub : originalité du scénario; qualité des gags; brio du réalisateur; justesse et efficacité de l'interprétation." Voilà exactement les qualités qui font des chefs-d'oeuvre de *The Knack* de Lester et de *Morgan* de Reisz. *The Knack* m'apparaît à la fois délirant et intelligent. Par contre, le rire que provoque *Morgan* se rapproche des larmes. *The Knack* et *Morgan* sont deux récents chefs-d'oeuvre du cinéma anglais.

\* \* \*

Des lecteurs contesteront peut-être le titre de chefs-d'oeuvre à certains films cités plus haut. Qu'importe. Les membres des cinéclubs auront grand profit à les voir. Ces films incontestablement de qualité contribueront à former des membres de qualité.

## II

# une nouvelle critique

André Leroux

Michelangelo Antonioni déclarait récemment à un journaliste du *Montreal Star* : "Je ne lis jamais les critiques. Ils me flattent ou m'acclament pour de faux motifs. Pour comprendre mes films, épargnez-vous de les lire. Ils sont tous

des idiots." Ce souverain mépris de la critique remet donc en question son utilité.

Disons tout d'abord qu'une certaine critique contemporaine (*Les Cahiers du Cinéma*, entre autres) jouit auprès des cinéphiles d'un

éminent prestige. On ne jure plus que par les *Cahiers*. Ceux-ci glorifient et exaltent de façon fort tempétueuse l'activité de certains cinéastes. (Minnelli, Lewis, Fuller...) Ils défendent avec acharnement certains films absolument invertebrés et témoignant du plus mauvais goût (*L'Amour à la chaîne*, de Claude de Givray). Ils se complaisent à élaborer de minutieuses exégèses d'une quelconque portée métaphysique sur l'oeuvre de Jerry Lewis. Est-ce sérieux ?

Les films de Samuel Fuller, ce bon technicien américain, renferment, selon ces savants polémistes, des significations d'une indéfinie profondeur. Tous accueillent avec un délire effréné les oeuvres les plus récentes de Hitchcock et de Hawks. Le reste de la production cinématographique est rejeté dans la nuit des temps.

Je redoute fortement ce déferlement de louanges qui risque de dessécher chez les auteurs toutes fonctions créatrices. Pour répondre aux flatteries et aux besoins engendrés par la critique, ces auteurs consacrés chercheront peut-être à organiser systématiquement la matière filmique. L'essence même du cinéma est violemment attaquée.

Ainsi une certaine fascination, un certain parti pris d'admirer conduisent au snobisme plusieurs intellectuels et étudiants. On préfère alors la sécheresse de *Red Line*

7000 d'Howard Hawks à la tendresse de *Morgan* de Karel Reisz.

Cette critique s'engage donc dans les sentiers tortueux d'un intellectualisme outrancier. Toutes les interprétations, digressions ou divagations sont maintenant permises sur le septième art.

On rejette tout critère stable et objectif de réussite esthétique. On crée des mythes. On lance des modes. Regardez avec quelle effervescence lyrique on ressuscite et tente de revaloriser le théâtre filmé de Sacha Guitry. La grosse blague !

*Les Cahiers*, cette bible du cinéma au vingtième siècle, vise ainsi à renouveler la critique en nous donnant du cinéma une vision plus complexe et exaltante. Malheureusement, tout ne concourt qu'à mieux dérouter le spectateur de bonne volonté. Le public s'interroge sur la valeur de tous ces propos. Cette forme de critique exerce sur lui un véritable terrorisme; il se croit informé et risque d'être mystifié.

Ceux qui se prétendent les guides de l'opinion publique, aveuglés par leur désir de promouvoir des vérités personnelles immuables, oublient trop souvent que le cinéma provoque une émotion intense et vraie, seule capable de nous conduire véritablement au concept, à l'idée.